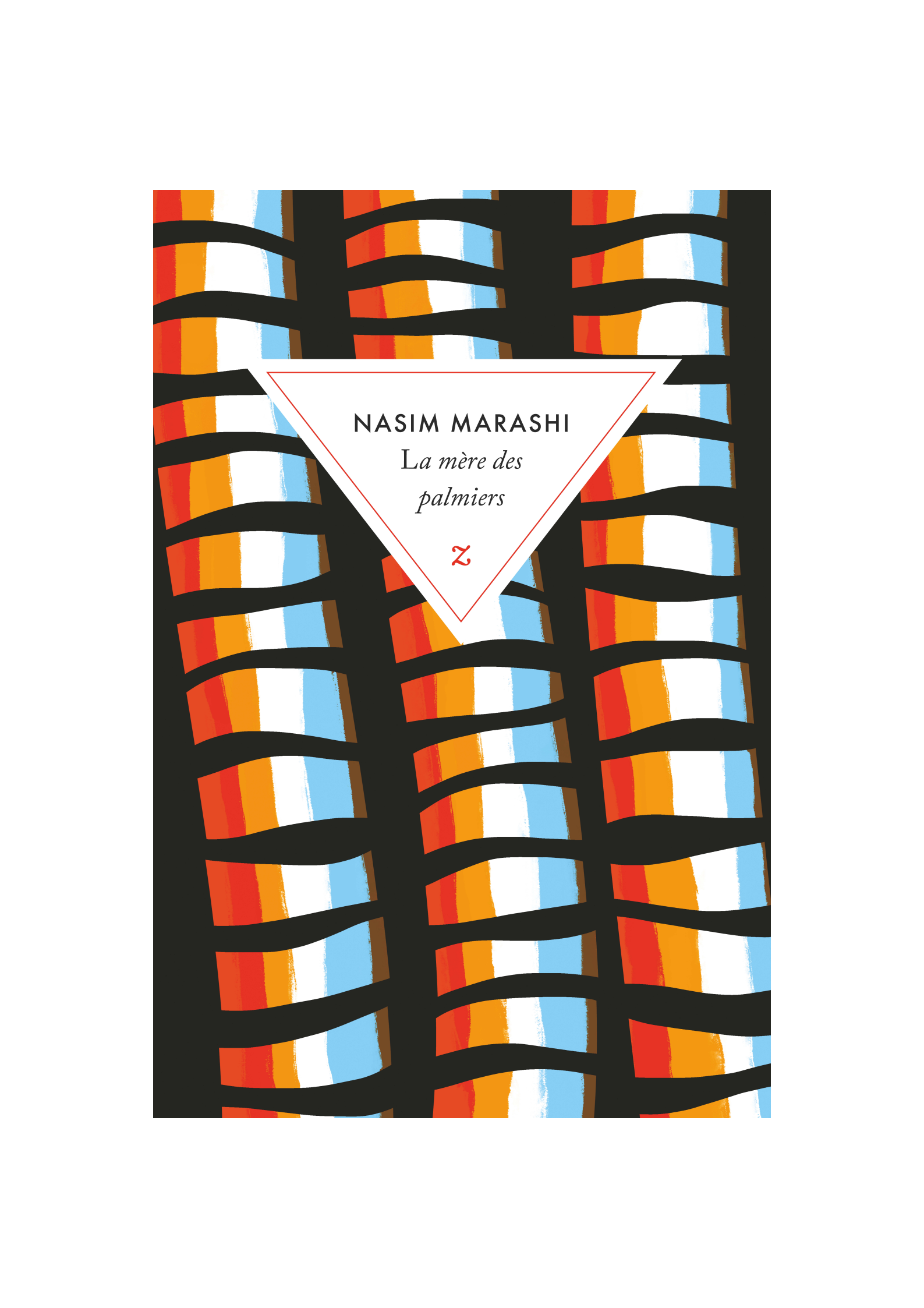




NASIM MARASHI

*La mère des
palmiers*

ℵ

« Par petites touches, sauts et retours dans le temps, la prose délicate et sensible de Nasim Marashi dévoile peu à peu le secret de cette femme-ombre. »

Gladys Marivat, *Le Monde des Livres*

« Nasim Mirashi signe là un deuxième roman d'une beauté prodigieuse. »

La Voix du Nord

« La beauté des images irrigue l'écriture de Nasim Marashi, incarnant une poésie de la renaissance qui n'offre ni oubli, ni consolation, mais appelle à une forme de résilience combative. »

Camille Cloarec, *Le Matricule des Anges*

« De la guerre, la modernité résiste aux exaltations épiques, aux chants de victoire comme aux déplorations de la défaite. C'est à l'humanité des femmes et des hommes que revient la place centrale. À leurs enfants surtout. »

Yves Chemla, *L'Orient littéraire*

« Nasim Marashi fait un roman bouleversant dont l'écriture sensible et douce raconte l'atomisation d'une famille qui avait tout pour être heureuse. »

Béatrice Arvet, *L@ Semaine*

« Un grand livre, au plus près du réel, et qui résonne comme un poème. »

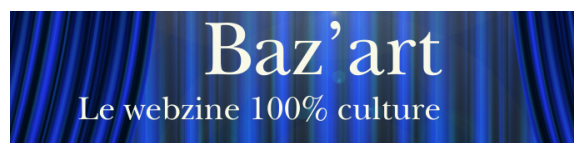
Edith Wolf, *La Nouvelle Revue Pédagogique*

SUR LE WEB

« Avec une écriture très sensible, pudique, l'autrice évoque l'intime dans l'Iran d'après-guerre à travers Naval et Rassoul, un couple ébranlé par la perte de leur fils. »

Mohamed Berkani, *France Info TV*

https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/la-rentree-litteraire/rentree-litteraire-2025-dix-romans-de-la-rentree-a-ne-pas-rater_7045193.html



« C'est déchirant, poignant et remarquablement bien traduit par Julie Devigneau. »

<https://www.baz-art.org/2025/02/litterature-francaise-qui-decoupe.html>



MA COLLECTION DE LIVRES

« De son écriture toujours aussi sensuelle, elle dit les souffrances liées à la guerre et à la maternité, le deuil et la paternité. Quand toutes les certitudes vacillent, quand l'esprit vagabonde jusqu'aux portes de la folie. Quand un regard suffit à signifier sa détresse, quand un geste suffit à briser un espoir. Après *L'automne est la dernière saison*, Nasim Marashi confirme ici tout son talent. »

Henri-Charles Dahlem, *Ma collection de livres*

<https://collectiondelivres.wordpress.com/2025/02/28/la-mere-des-palmiers/>



ZÉBULINE
LE WEB

« Nasim Marashi offre avec ce récit de vies blessées une parabole qui montre comment la politique bouleverse les existences en dressant deux portraits attachants dans un roman bouleversant, très maîtrisé. »

Chris Bourgue, *Zébuline*

<https://journalzebuline.fr/les-fils-perdus/>



« La poésie de l'écriture de Nasim Marashi crée des images de toute beauté. »

Marie-Laure Kirzy, *Benzine*

<https://www.benzinemag.net/2025/03/31/la-mere-des-palmiers-de-nasim-marashi-se-reconstruire-dans-liran-dapres-guerre/>



« Un souffle romanesque et antique. »

<https://surlaroutedejostein.fr/2025/03/18/la-mere-des-palmiers-nasim-marashi/>



« Avec *La mère des palmiers*, Nasim Marashi signe un récit poignant sur les séquelles invisibles laissées par la guerre Iran-Irak. À travers l'histoire d'un couple brisé par le deuil et l'exil, elle explore la mémoire collective et les blessures intimes des survivants. Ce roman, porté par une écriture à la fois brute et poétique, interroge le poids du passé et la possibilité d'une reconstruction après l'horreur. »

Alireza Ghafouri, *En attendant Nadeau*

<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2025/04/15/la-guerre-dans-la-vie-marashi/>



« Une histoire profonde. »

Caroline Leddet, *RCF Tours*

<https://www.rcf.fr/culture/chronique-litterature-etrangere?episode=582491>



« *La mère des palmiers* réussit l'exploit de nous ravir par sa poésie et nous éclairer sur un fait historique dramatique sans jamais nous accabler. »

Yasso Nasseri, *Kimamori*

<https://www.kimamori.fr/litterature-fiction/la-mere-des-palmiers-de-nasim-marashi/>

L'élégancedeslivres

« *La mère des palmiers* est un chant désespéré, magnifiquement bien écrit. Une ode à la quête, aux résurgences. Bouleversant de profondeur, de délicatesse, intime et fervent. »

Evlyne Leraut, *L'élégance des livres*

<https://evlyneleraut.canalblog.com/2025/07/la-mere-des-palmiers-nasim-marashi-traduit-du-persan-iran-par-julie-duvigneau-editions-zulma.html>



Histoire d'un livre

Lourdes pertes

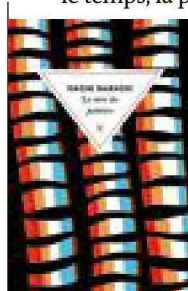
Révlée en France avec *L'automne est la dernière saison* (Zulma, 2023), histoire de trois amies en quête de liberté, Nasim Marashi, née en 1984 à Téhéran, revient avec une intrigue plus sombre, située six ans après la guerre Iran-Irak (1980-1988), mais toujours hantée par son million de morts et ses armes chimiques utilisées contre les civils. Quand le roman s'ouvre, on sait que Naval a fui dans une communauté de femmes. Qu'elle a perdu un père, des cousins et un fils dans la guerre, et n'a retrouvé espoir que le jour où elle a attendu un garçon. Pourquoi alors a-t-elle dépéri après sa naissance ? Pourquoi l'enfant ne fait-il que le bonheur de son père ? Ces deux derniers sont venus trouver Naval, au milieu des palmiers brûlés par les bombes. Par petites touches, sauts et retours dans le temps, la prose délicate et sensible

de Nasim Marashi dévoile peu à peu le secret de cette femme-ombre. ■

GLADYS MARIVAT

► *La Mère des palmiers*

(Haras), de Nasim Marashi, traduit du persan par Julie Duvigneau, Zulma, 288 p., 22 €, numérique 13 €.



Rentrée littéraire 2025 : dix romans de la rentrée à ne pas rater

Comment faire son choix entre 507 romans ? Du récit existentiel de Sabri Loutah à la dystopie politique de Paul Lynch, voici notre sélection de romans qui méritent, selon nous, d'être sous les projecteurs.



Mohamed Berkani
France Télévisions - Rédaction Culture

● "La Mère des palmiers" de Nasim Marashi : Naval, une femme blessée

Après *L'automne est la dernière saison*, Nasim Marashi revient avec un deuxième roman qui interroge la paternité, le deuil et la transmission. Aucun parent ne doit enterrer son enfant. Avec une écriture très sensible, pudique, l'autrice évoque l'intime dans l'Iran d'après-guerre à travers Naval et Rassoul, un couple ébranlé par la perte de leur fils. La naissance d'un autre enfant bouleversera l'équilibre du couple. La mère, qui a placé tous ses espoirs en lui, se rapproche de la folie. Pour la reconquérir, Rassoul se rend à Dar-ol-Tale'e, un endroit sans hommes, un village au milieu des marais où les femmes, vieilles et jeunes, rescapées de la guerre Iran-Irak, semblent être les gardiennes de la mémoire des morts. Mais Naval n'est plus la femme qu'il a connue. Rassoul et Naval, changés à jamais, se redécouvrent, avec leurs mots et leurs silences.

***La Mère des palmiers*, Nasim Marashi, traduit par Julie Duvigneau, éditions Zulma, 288 pages, 22 euros**



CRITIQUE

DOMAINE ÉTRANGER

La terre vaine

BAIGNÉ DE MÉLANCOLIE, HANTÉ PAR LES TRAUMATISMES DE LA GUERRE, *LA MÈRE DES PALMIERS* DE L'ÉCRIVAIN IRANIENNE NASIM MARASHI DÉPEINT AVEC BEAUCOUP DE DÉLICATESSE UN PAYS BRISÉ ET RÉSILIENT.

Le bouleversant premier roman de Nasim Marashi, *L'Automne est la dernière saison* (l'un des derniers ouvrages à avoir été traduit du persan par le regretté Christophe Balaÿ), décrivait avec sensibilité le quotidien de trois jeunes femmes iraniennes à un tournant de leurs vies, tiraillées entre aspirations et regrets, que l'illusion du choix accablait. Dans *La Mère des palmiers*, il ne reste rien de cette jeunesse et de cet univers urbain bruyant, parfois festif. Le territoire est dépouillé, troué, déformé par la mort et les privations. Les personnages sont quant à eux anéantis : ils se contentent de survivre.

Ainsi en va-t-il de Rassoul, un père de famille à l'allure négligée qui roule dans sa voiture cabossée en compagnie de son fils. Ensemble ils se dirigent vers le village désolé dans laquelle Naval, l'épouse de Rassoul, s'est réfugiée il y a plusieurs années de cela. Au fil des pages, les tragédies qu'ils ont dû surmonter refont surface, entremêlées à l'histoire sanglante du pays. Khorramchahr, leur ville natale, a été le théâtre de combats particulièrement violents pendant la guerre qui a opposé l'Iran et l'Irak entre 1980 et 1988. Leurs jours heureux s'achèvent avec la perte de leur petit garçon, immédiatement suivie de leur fuite. De cette catastrophe découle tout le reste. Alors que Rassoul se force à agir comme si tout allait bien, Naval sombre peu à peu dans la dépression. « *Les nombreuses nuits où elle n'arrivait pas à dormir, ce n'étaient pas les moutons qu'elle comptait pour s'endormir, c'étaient les hommes morts de Khorramchahr.* » L'absence d'hommes dans sa maison et dans l'espace public devient une obsession qui la dévore. La famille a beau s'agrandir, le temps s'écouler, rien ne semble pouvoir la consoler. Leur couple dérive dans le silence et la douleur jusqu'à se déchirer.

Nasim Marashi explore les traumatismes liés à la guerre et leurs conséquences dans la vie d'une famille. Elle se fait l'écho d'un endroit duquel il est impossible de revenir, à jamais suspendu entre la vie et la mort, dominé par une souffrance insupportable. L'autrice insiste sur le tribut particulièrement lourd payé par les femmes et les enfants. Les premières restent, les seconds disparaissent, ce qui est intolérable, comme le dit l'une des femmes du village où Naval s'est installée. « *La vie ne devrait pas laisser les enfants s'en aller et la terre rester. Nous ne sommes pas des êtres humains, Rassoul. On nous a emmenées voir la fin fond de la noirceur avant de nous ramener sur la terre.* » La dureté du récit s'adoucit grâce à cette communauté de femmes malmenées par le destin. Elles ont choisi de s'isoler dans ce lieu desséché par



© Florence Brochoire

le soleil et les tempêtes de sable, résistant à la violence et à l'incompréhension des hommes. Et ce qu'elles ont créé, au milieu de la destruction, est magique. Un havre de bienveillance et d'humanité qui parvient à embellir les carcasses mutilées des bufflonnes, les palmiers agonisants et les destinées broyées. La beauté des images irrigue l'écriture de Nasim Marashi, incarnant une poésie de la renaissance qui n'offre ni oubli, ni consolation, mais appelle à une forme de résilience combative.

Rassoul réussira-t-il à pénétrer cette réalité qu'il a mis tant d'énergie à ignorer pendant toutes ces années ? Sera-t-il capable de pardonner à son épouse et de se détacher d'elle, alors même que ce qui reste de leur famille, « *qui avait un jour rempli une maison, tenait dans un seul lit* » ? Autant de questions qui demeurent en suspens jusqu'aux dernières pages et qui continuent à nous habiter bien après avoir refermé le roman.

Camille Cloarec

La Mère des palmiers, de Nasim Marashi, traduit du persan (Iran) par Julie Duvigneau, Zulma, 288 pages, 22 €

- III. Entretien avec Sarah Jollien-Fardel
IV. Poésie : Veillent les volcans
V. Beyrouth Livres : Célébrer la Francophonie

- VI. Le maréchal Pétain, de Verdun à la collaboration
VII. Nasim Marashi : Guérir de la guerre
VIII. Portrait de Nada Moghaizel-Nasr



LA MÈRE DES PALMIERS de Nasim Marashi, traduit du persan (Iran) par Julie Duvigneau, Zulma, 2023, 288 p.

De la guerre, la modernité résiste aux exaltations épiques, aux chants de victoire comme aux déplorations de la défaite. C'est à l'humanité des femmes et des hommes que revient la place centrale. À leurs enfants surtout.

Nasim Marashi, après l'évocation de la socialité de la jeunesse urbaine, confrontée à des choix de vie dans *L'Automne est la dernière saison* (Zulma, 2023, publié originellement en 2014), raconte le moment où la guerre est présumée terminée, et où ne subsistent encore que des stigmates. Les femmes sont au centre de cette situation, tant d'hommes ayant disparu, durant le conflit contre l'Irak. Au début du roman, qui est proche du dénouement, parent en cela de la tragédie, neuf ans après la fin des batailles, un travailleur du pétrole, vient chercher sa femme dont il a appris qu'elle vivait dans une communauté de femmes, sur une île dans les marais du delta de l'Euphrate et du Tigre, une palmeraie autrefois prospère, désormais brûlée. La femme est partie, chassée par le mari, à la suite d'une tragédie dont on apprend progressivement l'enchaînement. Ces figures, à la fois hiératiques et imprégnées des soucis du quotidien, sont bouleversantes. L'histoire se déploie dans l'attente de la rencontre.

À Khorramchahr, sur les bords du Chatt el-'Arab, Naval, épouse de Rassoul, voit son fils, encore un bébé, mourir dans ses bras au début de la



© Femmes Directes

guerre. Elle perd aussi les membres de sa propre famille. Plus tard, et ailleurs, Naval donne naissance à deux filles, Amal et Anisse, mais son esprit est resté dans la ville dont elle peine à croire qu'elle n'existe plus. Il lui faudra un jour marcher dans les gravats et gratter les débris pour retrouver ce qui aura été sa maison. Même si le sang a séché, Naval le voit et le sent encore couler. Elle conserve en elle le souvenir des bougainvillées rouge vif qui étaient ses repères.

Même si le sang a séché, Naval le voit et le sent encore couler. Elle conserve en elle le souvenir des bougainvillées rouge vif qui étaient ses repères.

qui étaient ses repères, dans Khorramchahr. Son paysage mental est planté de fleurs.

L'après-guerre est le temps des grandes tristesses où l'être ne peut réaliser qu'à force de silence, il n'a plus goût au chant ni à la célébration de la vie. La guerre a fait perdre pied, c'est-à-dire la confiance dans le monde. Le couple est le témoin des désastres, des êtres dont les visages sont détruits, des prisonniers qui rentrent hâves et estropiés. Les femmes qui vivent seules sur l'île ont perdu leurs proches. Face à ces horreurs sans nom, elles accomplissent un pas de côté, et se dépriment de réalités mortifères. Elles ne mettent plus bas, ne donnent plus de lait. Leur marche fait cependant vibrer la terre.

Et alors qu'impatient – il demande puis exige de voir sa femme pour la ramener –, Rassoul ne comprend pas pourquoi ces femmes qui semblent

flotter au-dessus des sables, le font patienter, alors qu'il est pressé, pourtant « après toutes ces années », et qu'il considère inconvenant d'être le seul homme dans ce village des femmes. Il est accompagné de son fils, Mahziar. Un garçon reconnu, pensait autrefois Naval, « pour remplacer celui qui était mort. Pour remplacer tous les hommes que la guerre lui avait pris ». C'est à ce moment du récit que la chronique des tourments bascule dans l'égaré, puisque ce garçon a une origine particulière, qu'il est lui-même substitué à une fille, née sous césarienne, Tahani (ce qui en arabe signifie « Félicitations »), au destin meurtri. Tandis que sur l'île, Rassoul at-

tend très lentement, une autre réalité que celle avec laquelle il a mené un corps à corps qui devait le conduire à sortir de sa condition : études universitaires, col blanc, accession à la modernité. Et puis la charge d'une famille, avec autorité et souvent violence, et des sacrifices qui font encore couler le sang. Pendant l'attente, il subit une initiation à la déprise lors d'une tempête de sable, ainsi qu'à l'attention dénuée d'obligations sociales des paroles des femmes. C'est cette déprise qui lui fait observer les arbres abîmés : « Les dattiers se tenaient devant lui, avec leurs gros troncs, comme une armée d'hommes sans tête, fermes et pétrifiés, qui se seraient enfoncés dans la terre. » Naval veille sur eux et par son attention sensible, ils se régénèrent, lentement, donnant des petits. C'est cette maternité d'un autre règne que Rassoul, être minéral, et Naval, qui a vu dans son enfance partir sa propre mère, finissent par reconnaître : celle de régénérations possibles, des enfants comme des arbres, voire des paysages tout autant intérieurs que des ruines.

YVES CHEMLA



France

actualités

Depuis l'Iran, elle raconte deux guerres de trop

Dans *La mère des palmiers*, l'autrice Nasim Marashi raconte les traumatismes de la guerre Iran-Irak (1980-1988). Depuis Téhéran, elle évoque des blessures qui y font écho, après le conflit Iran-Israël en juin.

Entretien

Écrivaine en Iran, **Nasim Marashi** a publié deux romans en France. *La mère des palmiers* met en exergue les séquelles psychologiques qu'éprouve une mère qui a perdu un fils et sa maison dans le conflit Iran-Irak (1980-1988). Cette tentative d'invasion de l'Iran par l'Irak a tué, selon certaines estimations, un demi-million de soldats des deux camps et autant de civils.

Depuis Téhéran où elle vit, l'autrice revient sur les douze jours qui ont embrasé, en juin, son pays dans le conflit qui l'a opposé à Israël. Et raconte des traumatismes qui font écho à ceux de la guerre Iran-Irak, plus de quarante ans plus tôt. Des séquelles qui affectent tous les civils touchés par les guerres.

Votre roman *La mère des palmiers* évoque les traumatismes liés au conflit Iran-Irak (1980-1988). Pourquoi avoir choisi ce sujet ?

J'ai grandi à Ahvaz, une ville détruite par la guerre, près de la frontière irakienne (*ouest de l'Iran*). J'ai des souvenirs très clairs des camions chargés de cadavres, de l'une de nos voisines qui faisait des crises à chaque bombardement et d'un enfant, dans notre rue, dont le corps était couvert de pansements.

Quand la guerre s'est arrêtée, tout le monde ne parlait que de « reconstruction ». Et c'était légitime. Mais

dans des villes comme la mienne, les choses étaient différentes. Beaucoup d'habitants avaient perdu des êtres chers et ne pouvaient tout simplement pas faire table rase du passé. La famille dont je dresse le portrait symbolise la société iranienne de l'époque. Le père veut aller de l'avant, la mère a encore besoin de panser ses plaies. Et tous les deux ont raison...

Un autre conflit a éclaté en Iran (avec Israël, du 13 au 24 juin 2025) depuis la sortie de votre roman. Fait-il écho à la guerre Iran-Irak des années 1980 ?

La guerre – peu importe où, quand et entre qui elle éclate – entraîne invariablement la peur, la perte, l'exode, la destruction. Et par-dessus tout, des dommages psychologiques profonds qui perdurent souvent sur plusieurs générations. Mon roman pourrait être l'histoire de n'importe quelle famille touchée par un conflit. Ceux d'entre nous qui ont traversé ces douze jours de guerre, en juin, ne seront plus jamais les mêmes. Même si nous reprenons notre vie, quelque chose en nous a changé irrémédiablement.

Que ressentez-vous ?

Plus que tout, de la colère. Je ne trouve pas juste d'avoir connu deux fois la guerre au cours de ma vie. J'avais 5 ans quand le conflit Iran-Irak s'est achevé et, le jour où Israël a attaqué l'Iran, mon fils avait 5 ans. Je ne vou-

lais pas qu'il traverse la même chose et j'ai commencé à le protéger de façon obsessionnelle.

Comment avez-vous vécu cette période ?

Mon mari a suggéré que nous rejoignons le nord du pays. Je ne voulais pas que mon fils entende le fracas de la guerre mais je ne pouvais me résoudre à laisser ma maison (à Téhéran) derrière moi. Toute ma vie, j'ai entendu parler de Khorramshahr (*petite ville portuaire de l'ouest de l'Iran où a eu lieu, en 1980, une bataille que l'on a surnommée « Le Verdun iranien »*). Quand j'ai ouvert le placard pour rassembler quelques affaires, tous les récits de Khorramshahr me sont revenus. Mes genoux tremblaient, je n'ai pas pu prendre quoi que ce soit, pas plus que ma mère n'avait réussi à le faire en quittant sa ville quarante ans plus tôt. Mon mari nous a mis, mon fils et moi, dans la voiture et nous sommes partis sans rien.

Comment s'est passé votre retour ?

Après le cessez-le-feu, en juin, nous sommes rentrés à Téhéran épuisés,

différents. Chaque nuit, quand une moto passe dans la rue, nous sursautons. Nous avons l'étrange et irrépressible besoin de prendre dans nos bras les personnes que nous aimons et le désir profond de rester dans notre pays.

Les jeunes Iraniens aspirent-ils à quitter l'Iran ?

En ce qui me concerne, c'est l'inverse qui s'est produit avec cette guerre. Comme si, en risquant de perdre ma ville, j'avais commencé à l'aimer plus profondément. Mais je pense que parmi la jeune génération, le désir d'émigrer est beaucoup plus fort qu'il ne l'était pour la mienne.

Après la mort de Mahsa Amini, cette jeune femme tuée par les mollahs en 2022, le mouvement « Femme, Vie, Liberté » a-t-il changé quelque chose dans la société iranienne ?

Les femmes tolèrent de moins en moins l'oppression. Elles ont commencé à revendiquer leurs droits les plus basiques, comme choisir ce qu'elles portent. Et à travers ce combat, elles ont aussi commencé à

Repères

1984. Naissance à Téhéran (Iran).

2007. Premiers pas de journaliste.

2009. Elle prend part au Green Movement, une vague de contestation qui a suivi la réélection de l'ancien président de la République islamique d'Iran, Mahmoud Ahmadinejad.

2015. Elle publie son premier roman, *L'automne est la dernière saison*, qui devient un best-seller en Iran et remporte le prix Jalal Al Ahmad, l'un des plus prestigieux prix littéraires du pays.

2022. Elle participe à une résidence d'écriture en France.

2023. *L'automne est la dernière saison* paraît en France, aux éditions Zulma. Nasim Marashi participe au festival Étonnants Voyageurs, à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).

2025. *La mère des palmiers* (Zulma, 288 pages, 22 €) est publié en France en février.



L'autrice Nasim Marashi se penche sur les séquelles des civils touchés par les guerres.

1 PHOTO : FLORENCE BROCHOIRE

reconquérir des droits qui leur avaient été confisqués dans de plus petits cercles, comme la famille. Je connais beaucoup de femmes qui, après avoir participé à ce mouvement, ont redéfini leurs relations avec leur mari ou leur père. Elles sont devenues courageuses.

Sur quoi aimeriez-vous écrire, à présent ?

Pour être honnête, je suis profondément épuisée... Après avoir bataillé pour obtenir l'approbation du bureau de la censure pour mon dernier roman, j'ai besoin de repos. J'aimerais qu'il soit possible de publier mes écrits en Iran, sans voir ma dignité questionnée, sans être traitée comme une criminelle.

Vous aviez participé au festival Étonnants Voyageurs, à Saint-Malo, en 2023. Quel est votre lien avec la France ?

La bibliothèque de mon père était pleine de littérature française. J'ai grandi avec ces livres et je me suis intéressée à la culture française, très jeune. En 2009, j'avais prévu de poursuivre mes études en France. J'avais été admise à l'université, mais en raison des événements politiques de l'époque, je n'ai pas pu obtenir de visa. Des années plus tard, je suis venue à Paris pour travailler dans des camps de réfugiés, pour mon troisième roman (*non publié en France*).

Est-il important pour vous que vos livres soient traduits en français ?

Pour toutes les raisons que je viens d'évoquer, et surtout parce que c'est la littérature française qui a éveillé mon amour de l'écriture, il est essentiel pour moi que mes livres soient lus en France.

Propos recueillis par
Marie LENGLET.

Edition : 14 février 2025 P.49
 Famille du média : PQR/PQD (Quotidiens régionaux)
 Périodicité : Quotidienne
 Audience : 1036000



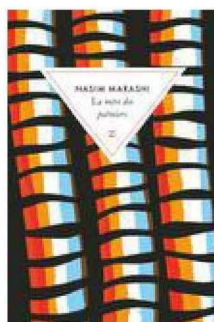
Journaliste : A. B.
 Nombre de mots : 158

SÉLECTION

UN LIVRE

LA MÈRE DES PALMIERS

NASIM MARASHI



Après *L'automne est la dernière saison*, paru en 2023 et devenu best-seller, Nasim Mirashi signe là un deuxième roman d'une beauté prodigieuse. Dans les paysages abrupts et escarpés de l'Iran d'après-guerre, on y suit Naval et Rassoul en proie à un autre combat, plus personnel celui-ci : la perte d'un enfant. Un deuil impossible à réaliser pour ce couple que la folie guette petit à petit. Un pied dans le passé, l'autre dans le présent, il leur faut se redécouvrir, s'appréhender après des années d'un conflit gravé à jamais dans les chairs et dans les cœurs. Jusqu'à ce qu'au milieu des peines, mais aussi des joies, renaisse l'espoir d'une famille profondément ébranlée par l'histoire. En plein pays déchiré, la romancière et journaliste née à Téhéran livre à travers ces pages un voyage aussi captivant que poétique. ■ A. B.

ÉD. ZULMA, 288 P., 22 €.

***La mère des palmiers*, de Nasim Marashi : se reconstruire dans l'Iran d'après-guerre**

31 mars 2025 Marie-Laure Kirzy

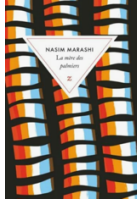
La guerre Iran-Irak (1980-1988) occupe une place importante dans la fiction persane contemporaine. A travers la destinée tragique d'une famille, l'écrivaine iranienne raconte le traumatisme enfoui des civils, les séquelles visibles dans l'après-guerre ainsi que les ravages environnementaux dans la province meurtrie du Khouzistan, la plus touchée par les combats.



© Florence Brochoire

Le roman s'ouvre sur une image forte. Celle d'un père de famille, dont on nous dit qu'autrefois il fut grand et fort, désormais vouté et édenté, en train de rouler avec son jeune fils. Ils sont en route pour Dar-ot-Tale'e, un village insulaire dans les marais uniquement peuplé de femmes. C'est là que vit sa femme Naval depuis six ans, depuis qu'elle a abandonné le foyer conjugal, depuis que lui et ses trois enfants ne l'ont pas vue.

Le récit est presque construit comme un thriller, tant le mystère des raisons du départ de Naval imprègne toutes les pages, d'autant plus que **Nasim Marashi** retarde au maximum la rencontre avec cette arlésienne qui flotte au-dessus des lignes. L'histoire du couple est dévoilée par petites touches, très subtilement, sous forme de souvenirs jaillissant de la tête de Rassoul, de Naval, ou de moments du récit qui leurs sont connectés.



« Le pollen avait l'odeur du printemps dans la palmeraie de son oncle. L'odeur de la terre. Du Chatt al-Arab. Du soleil sur les vieilles feuilles de palmiers coupées. De la terre mouillée au soleil. Des bébés dattiers qui ressemblaient à des dattiers adultes en miniature et dont Naval était amoureuse, à qui elle donnait des noms et qu'elle préférait à ses poupées. Il avait l'odeur de ses cousins avec qui elle passait les jours fériés à courir dans la palmeraie, qui cueillaient en cachette des dattes hababouk, pas encore mûres, et les partageaient avec elle. L'odeur de son oncle, de son père. Le pollen avait l'odeur des hommes morts de sa vie. Des terres brûlées »

L'intensité émotionnelle ne retombe jamais. Le contexte iranien apporte immédiatement de la profondeur hors-champ. Impossible d'oublier cette guerre d'Iran-Irak qui semble se prolonger avec la guerre du Golfe (1990-1991), la douleur de l'après-guerre quand il y a des morts à pleurer, des morts dont on ne se relève pas, des lieux qu'on a dû quitter et qui vous hantent à jamais dans l'exil.

La poésie de l'écriture de Nasim Marashi crée des images de toute beauté, notamment dans les scènes situées dans le village du Khouzistan où s'est réfugiée Naval, ravagé par les roquettes de l'armée irakienne : ses habitantes qui ne semblent plus qu'être dans la survie sororale, ses bufflonnes devenues stériles et ne donnant plus de lait, sa palmeraie brûlée ... ce lieu vibre d'une aura magique presque surnaturelle qui aimante totalement le lecteur.

Presque une parabole d'où surgit, peut-être, un peu d'espoir lorsqu'au milieu du noir et du gris surgit un vert éclatant, celui des nouvelles pousses au pied des palmiers qui renaissent sous les soins d'une femme qui vient leur parler, les habiller, les dorloter comme s'ils étaient ses enfants.

Le récit soulève des émotions fortes, déchirantes, questionnant, au-delà de la dramatisation exacerbée liée à la guerre, la conjugalité, la maternité, la paternité, le deuil, la transmission, au plus intime de personnages qui paraissent souvent au bord de la folie. Pas de consolation facile pour eux, ni d'oubli rédempteur, mais tout de même la possibilité d'une résilience arrachée avec les dents au destin le plus sombre.

[Littérature ▾](#)[Essais](#)[Sciences humaines ▾](#)[Arts ▾](#)[Dossiers ▾](#)[Archives](#)

La guerre dans la vie

par Alireza Ghafouri | 15 avril 2025 | 4 mn

Avec *La mère des palmiers*, Nasim Marashi signe un récit poignant sur les séquelles invisibles laissées par la guerre Iran-Irak. À travers l'histoire d'un couple brisé par le deuil et l'exil, elle explore la mémoire collective et les blessures intimes des survivants. Ce roman, porté par une écriture à la fois brute et poétique, interroge le poids du passé et la possibilité d'une reconstruction après l'horreur.

Au cours de la dernière décennie du XX^e siècle, la littérature romanesque persane a connu un profond renouveau, reflétant les bouleversements sociaux, culturels et politiques de l'Iran contemporain. Cette période de transformations rapides a vu émerger des voix littéraires, en particulier féminines, variées et audacieuses qui explorent plus frontalement les enjeux du présent. Les textes se centrent sur l'intime, les enjeux sociaux, plutôt que sur une exaltation nationaliste et des idéaux généraux. C'est une vraie bascule générationnelle qui aborde de front les thèmes contemporains – l'identité, le genre, la guerre, la solitude, la migration, la discrimination et la violence. Ces œuvres qui bousculent une tradition modifient en profondeur les formes du récit, renouvellent les imaginaires, altèrent les valeurs. Elles se diffusent autrement, plus librement, via des plateformes et les réseaux sociaux qui facilitent la circulation des textes, leur diffusion, s'affranchissant grandement des contraintes éditoriales et de la censure.

L'œuvre de Nasim Marashi incarne ces profondes mutations. Née en 1984, c'est une romancière, scénariste et journaliste engagée dont le premier livre, *L'automne est la dernière saison*, (Zulma, 2023) a connu un franc succès. Avec *La mère des palmiers*, elle livre un récit de guerre d'une intensité rare. Son écriture, sincère et empreinte d'émotion, nous plonge au plus près des souffrances et des angoisses de personnages marqués par l'Histoire. À travers eux, elle ravive les blessures encore ouvertes et les peurs qui traversent la société iranienne. Mais Marashi ne se contente pas de raconter la guerre. Elle nous emmène au plus profond de l'intime, explorant les cicatrices laissées par le conflit au sein d'une famille ordinaire. Son récit, d'une grande finesse, nous rappelle que la guerre ne se résume pas aux combats, qu'elle s'immisce dans les vies, transforme les relations et laisse des traces indélébiles.

Le roman retrace les destins tragiques de Rassoul et de Naval, un couple détruit par la guerre Iran-Irak, et explore l'impact profond de ce conflit sur leur existence. Dès les premières pages, on est plongé dans une atmosphère de deuil et d'incertitude. Rassoul, un homme brisé, part à la recherche de son épouse disparue. Il finit par la retrouver dans un lieu étrange, au

milieu de palmiers calcinés par la guerre, qu'elle soigne avec une sorte de ferveur mystique. Ce voyage n'est pas seulement physique, il constitue aussi une plongée fascinante dans le passé.



Nasim Marashi © Florence Brochoire

Naval et Rassoul sont jeunes lorsqu'ils se marient, et l'ombre de la guerre s'abat rapidement sur eux. Dès les premiers jours du conflit, leur fils aîné, Charhan, meurt dans un bombardement. Cette perte irréparable les déséquilibre profondément. Naval, consumée par le chagrin, ne trouve ni refuge ni temps pour faire son deuil. La guerre ne lui laisse aucun répit ; elle tombe enceinte et met au monde deux filles, sans que son désir obsessionnel d'un fils qu'elle imagine être seul remède à sa détresse ne s'éteigne. Quand elle tombe enceinte d'une fille à nouveau, son désespoir atteint un sommet tragique : elle échange secrètement son enfant contre un garçon à l'hôpital. Ce geste irréversible la hante l'entraîne inéluctablement vers la folie. Rassoul, quant à lui, n'est plus que l'ombre de lui-même, usé. Son amour demeure intact, mais il ne parvient ni à comprendre son geste ni à la retenir lorsqu'elle finit par s'exiler. Lorsqu'il la retrouve, elle s'est réfugiée dans une communauté coupée du monde, prenant soin des palmiers défigurés la guerre. Ce décor n'est pas anodin : il incarne à la fois la destruction et la résilience, le passé mutilé et un espoir fragile de renaissance. Mais peut-on vraiment reconstruire après un tel traumatisme ?

À travers l'histoire de Naval et Rassoul, *La mère des palmiers* met en lumière un aspect trop souvent négligé de la guerre : celui des survivants qui doivent composer avec l'absence et la douleur. Ce n'est pas un récit sur les combats et les champs de bataille, mais sur les vies qui continuent malgré tout, sur les veuves, les mères, les hommes brisés qui tentent de reprendre le fil de leur existence. L'image des palmiers brûlés, qui revient comme un leitmotiv, est un symbole puissant. Les palmiers, si emblématiques du Sud de l'Iran, s'imposent comme les témoins silencieux du carnage, mais aussi les seuls êtres vivants que Naval parvient encore à protéger. Ils incarnent l'espoir d'une guérison, si infime soit-elle. L'autre grand symbole du roman est l'échange d'enfant. Ce geste tragique de Naval illustre son incapacité à accepter la réalité : elle veut effacer la douleur en la remplaçant, mais ce troc n'apporte que plus de souffrance. La maternité, loin d'être un refuge, devient un champ de bataille où elle ne cesse de perdre.

Le récit oscille ainsi entre présent et souvenirs, brouillant parfois les frontières temporelles pour mieux refléter la confusion mentale de Naval et l'incapacité de Rassoul à avancer sans revenir sans cesse en arrière. Il y a dans ces choix et dans l'écriture, quelque chose de brut et de poétique, un entremêlement de descriptions réalistes et d'images symboliques. La guerre n'est pas montrée de front, mais son ombre plane sur chaque mot, chaque silence. Ce n'est pas un récit héroïque, mais la chronique de vies brisées, une exploration subtile de la mémoire collective d'un peuple marqué par une guerre interminable.

Le livre a provoqué un débat en Iran lors de sa parution sur la représentation de la femme, certains lui reprochant une vision caricaturale de la féminité et de la maternité. La romancière s'est défendue de toute universalisation, d'essentialisme ou d'idéologisation, expliquant le statut singulier d'un personnage qui reflète plutôt une époque, des tensions et des empêchements. On est bien loin en effet d'une vision stéréotypée ou sacrificielle d'un personnage féminin qui incarne un certain désespoir féminin qui ne trouve pas d'expression en Iran. C'est pourquoi ce roman raconte une guerre, les traces indélébiles qu'elle laisse sur les êtres. *La mère des palmiers* est une œuvre douloureuse mais importante qui met en lumière les séquelles profondes laissées par la guerre sur des générations entières. Loin de glorifier le sacrifice, il questionne la place du deuil, de la maternité et de la reconstruction après un traumatisme national. On y perçoit une puissance narrative et une réflexion passionnante sur la mémoire et la douleur collective. C'est un roman qui nous rappelle que la guerre ne cesse pas avec la fin des combats, qu'elle continue dans l'esprit de ceux qui restent. Et parfois, comme les palmiers incendiés, il faut des années, voire des décennies, avant qu'ils ne repoussent.



La critique livre
de *La Semaine*
par Béatrice Arvet

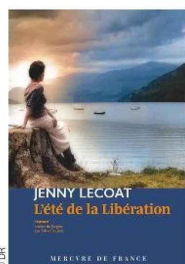
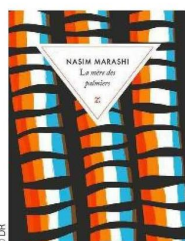
Jenny Lecoat.
© Mark Allsop Nelson



Nasim Marashi.
© Florence Brochoire

Après la guerre...

La mère des palmiers, Nasim Marashi. Éditions Zulma.
L'été de la libération, Jenny Lecoat. Mercure de France.



En Iran

On n'en finit jamais avec les guerres. Qu'elles soient lointaines ou contemporaines, elles laissent la même désolation dans les cœurs, la même terre brûlée sur laquelle aucun sentiment ne peut repousser. Nasim Marashi en fait un roman bouleversant dont l'écriture sensible et douce raconte l'atomisation d'une famille qui avait tout pour être heureuse.

Après avoir perdu ses parents, un fils et sa maison durant la guerre Iran-Irak, Naval n'a plus jamais cru au bonheur, contrairement à son mari Ras-soul qui a tenté sans relâche de retrouver un peu de joie de vivre. Malgré la naissance de deux filles, elle s'est accrochée au passé, obsédée par son ancienne maison et ce pays sans hommes qu'était devenu l'Iran. Donner un fils à son époux ne l'a pas apaisée. Elle a disparu un jour, laissant Ras-soul élever seul les enfants, se débattre avec les problèmes domestiques et oublier ses espoirs de prospérité. Six ans plus tard, celui-ci roule à vive allure vers l'île de Dar-ot-Tale'e avec leur fils Mahziar dans l'espoir d'y retrouver Naval.

Nasim Marashi alterne le point de vue d'un homme prêt à tout pour sauver ce qu'il reste de sa famille et celui d'une épouse au bord de la folie. Sur l'île desséchée par les tempêtes de sable, où ne résident que des femmes au passé dévasté, celle qu'on appelle « la mère des palmiers » trouve matière à réparation en redonnant aux dattiers un peu de vigueur. D'une écriture troublante, parfois allégorique, Nasim Marashi raconte les deuils, l'impossibilité de recommencer, la souffrance d'une femme entourée de ses morts, contrairement à son mari tourné vers la vie. Des mots délicats pour dire la paternité, les forces secrètes reliant une mère à son enfant, l'importance de la virilité dans une société d'après-guerre. Ce récit

construit comme une mosaïque livre progressive-ment les mystères d'un foyer dont la douleur re- joint celle, universelle, de tous les conflits armés.

À Jersey

On oublie souvent que l'île de Jersey a été enva- hie par les Allemands, avec tout ce que cela signi- fiait d'angoisses, de privations et de défis. À l'aide de deux héroïnes particulièrement attachantes, Jenny Lecoat restitue l'atmosphère de la libération où la joie du départ de l'occupant a parfois laissé place à de sordides règlements de compte. Jusqu'à l'arrestation de son père pour détention illégale d'une radio, Jean Parris a grandi protégée, dans une famille modeste mais aimante. Dévouée, elle a pris en charge sa mère ainsi que les difficultés du ravitaillement qui nécessitait chaque jour des prouesses. Son monde s'est écroulé, lorsqu'elle a appris non seulement la mort en prison de ce père vénéré, mais qu'il avait été dénoncé. Bouleversée, elle décide d'enquêter, alors que son oncle, revenu de Londres où il s'était « courageusement » réfugié au moment de l'invasion, s'installe dans leur mai- son, la sienne ayant été pillée par les Allemands. Rapidement, les soupçons se portent sur Hazel, une institutrice proche des communistes, dont on rapporte qu'elle s'était disputée avec Philip Par- ris peu avant son incarcération. Évidemment, les choses ne sont pas aussi simples et Jean va devoir affronter une réalité bien différente.

Jenny Lecoat s'est librement inspirée du passé de sa famille pour décrire le climat sur l'île juste après la guerre. Elle excelle à insérer des révéla- tions qui transforment progressivement le simple apprentissage d'une jeune fille un peu naïve en en- quête captivante. Les multiples questionnements de son héroïne, la découverte des secrets prospé- rant derrière les rideaux des maisons jersiaises, alimentent un récit qui montre une société étri- quée, prête à donner foi aux préjugés, aux accusa- tions sans preuve, aux rumeurs. Un regard lucide sur une île qui peut être étouffante, mais égale- ment une belle histoire d'amitié et de résilience.



Edition : 14 février 2025 P.57
 Famille du média : PQR/PQD (Quotidiens régionaux)
 Périodicité : Quotidienne
 Audience : N.C.



Journaliste : A. B.

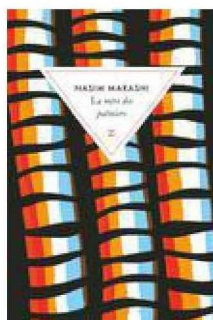
Nombre de mots : 158

SÉLECTION

UN LIVRE 

LA MÈRE DES PALMIERS

NASIM MARASHI



Après *L'automne est la dernière saison*, paru en 2023 et devenu best-seller, Nasim Mirashi signe là un deuxième roman d'une beauté prodigieuse. Dans les paysages abrupts et escarpés de l'Iran d'après-guerre, on y suit Naval et Rassoul en proie à un autre combat, plus personnel celui-ci : la perte d'un enfant. Un deuil impossible à réaliser pour ce couple que la folie guette petit à petit. Un pied dans le passé, l'autre dans le présent, il leur faut se redécouvrir, s'appréhender après des années d'un conflit gravé à jamais dans les chairs et dans les cœurs. Jusqu'à ce qu'au milieu des peines, mais aussi des joies, renaisse l'espoir d'une famille profondément ébranlée par l'histoire. En plein pays déchiré, la romancière et journaliste née à Téhéran livre à travers ces pages un voyage aussi captivant que poétique. ■ A. B.

ÉD. **ZULMA**, 288 P., 22 €.

Edition : Mai 2025 P.9

Famille du média : Médias

professionnels

Périodicité : Trimestrielle

Audience : 25100

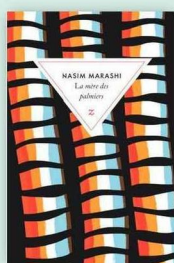
Sujet du média : Education-Enseignement

Journaliste : -

Nombre de mots : 79



À lire aussi



Roman adulte

> Nasim Marashi,
La Mère des palmiers,
traduit du persan par Julie
Duvigneau, Zulma, 288 pages,
22 euros

Un couple, une famille, confrontés
aux traces laissées par la guerre
Iran-Irak, tentent désespérément

de renouer les liens, de reconstruire une vie. La puissance de l'écriture permet d'explorer les failles et les désirs des personnages, de les rendre magnifiques dans leur fragilité. Un grand livre, au plus près du réel, et qui résonne comme un poème.



La mère des palmiers, de Nasim Marashi

Par Yassi Nasseri

Après *L'Automne est la dernière saison* l'autrice iranienne Nasim Marashi nous revient avec un deuxième roman poétique et sensible. *La mère des palmiers* offre au lecteur de plonger dans un contexte historique et une région peu connue. Avec finesse et subtilité elle nous invite à saisir les tourments d'une guerre passée et bien-sûr l'universalité du propos se révélera dans les réflexions qui jailliront dans l'esprit du lecteur arrivé au terme de l'aventure narrée.

L'histoire se déroule en Iran, dans une région frontalière de l'Irak. La ville natale de Rassoul et de sa femme Naval a été rasée, réduite à néant durant la guerre Iran-Irak. Le roman s'ouvre à un moment de leur vie où Naval ne vit plus avec son mari et ses enfants. Il semblerait qu'elle se soit réfugiée dans un village entouré de marais, dans une île réputée autrefois pour ses palmiers. Là-bas elle serait entourée de femmes célibataires, jeunes et moins jeunes. Rassoul s'embarque avec leur jeune fils Mahziar pour rejoindre ce lieu et tenter de ramener sa femme à la maison.

Le récit est épique, en ce sens qu'il pourrait relever d'un conte tout droit sorti de ces écrits anciens tout en poèmes et symbolismes. La structure du roman, elle, est très actuelle. Le lecteur côtoie cette famille à différents moments de leur histoire : au cœur des bombardements, avant, après. On apprend à connaître les membres de la famille. Ce père qui travaille dans les entreprises pétrolières, qui a un bel avenir tracé devant lui. Son épouse dévouée, désireuse de lui offrir le meilleur. Et puis le drame. Et ensuite les dégâts lentement survenus, tel un cancer qui se propage. Arrivé à l'instant fatidique de la rencontre de Rassoul avec sa femme dans l'île aux palmiers, le lecteur connaît déjà l'issue mais ne s'attend pas à la beauté de la scène que lui réserve l'écrivaine Nasim Marashi.

L'histoire humaine est-elle du côté de celui qui se projette vers l'avenir en faisant abstraction du passé ou de celle qui ne peut abandonner sa mémoire, oublier et faire table rase des vécus antérieurs, aussi malheureux et désolants qu'ils fussent. *La mère des palmiers* réussit l'exploit de nous ravir par sa poésie et nous éclairer sur un fait historique dramatique sans jamais nous accabler.

Saluons aussi la traductrice qui a su rendre la douceur et l'harmonie de la version originale en français.



Le poids de la guerre

Neuf ans après la fin de la guerre Iran Irak, Rassoul prend la route avec son fils Mahziar. Il part vers Dar-ot-Tale'e, un lieu abandonné aux femmes, au-delà des marais. Il espère y retrouver Naval, son épouse.

Ce voyage est aussi l'occasion de suivre ses pensées. Et de souvenir en souvenir, entre présent et passé, le voile se lève sur ce qui a poussé Naval à fuir sa famille.

L'esprit de cette jeune femme a commencé à chavirer quand, à Khorramshahr, en pleine zone de conflit, elle a perdu toute sa famille, sa maison et son fils Chahran. Elle était alors enceinte d'Amal, son second enfant.

Nous, nous sommes maudîtes. Il y a certaines choses qu'on ne doit pas voir. Une femme ne doit pas voir ses enfants morts, sa maison effondrée, sa terre fendue en deux. Si elle voit ça, elle ne doit pas rester.

Naval est revenue des enfers, et elle ne sera plus jamais comme avant. Et cette douleur enfouie rejaillit sur tous ceux qui l'entourent.

Une terre brûlée

La guerre détruit les maisons. Les villages, les palmeraies ne sont plus que cendres. Pour Naval, tout à l'odeur de la mort, de la terre brûlée.

À Ahvaz, où Rassoul a installé sa famille, elle tente pourtant de s'occuper de ses deux filles.

Et bientôt elle mettra peut-être au monde un fils. Pourrait-il apaiser le deuil de Chahran ?

Mais quand Rassoul rentre d'un déplacement professionnel au Koweït, il ne reconnaît plus sa femme. Naval est incapable de s'occuper de Mahziar, son nouveau-né.

Nasim Marashi entremêle présent et passé. Avec beaucoup de talent, elle maintient le mystère, ne dévoilant le passé qu'au fil du récit. Ainsi nous errons entre le désespoir de Rassoul et le destin douloureux de Naval.

C'est un homme diminué maintenu en vie par l'amour pour son fils, espérant encore pouvoir reconstruire une famille, qui arrive dans la palmeraie où Naval a trouvé refuge.

Un souffle romanesque et antique

Et cette palmeraie, balayée par les vents, nous offre un décor antique. Les squelettes noircis des arbres évoquent les corps meurtris par la guerre. Là, les femmes portent sur leur visages les stigmates de l'horreur. Même les bufflonnes ne sont plus que des corps atrophiés, estropiés, stériles. C'est un paysage de désolation où pourtant chacun espère une renaissance. D'une écriture sensible et puissante, Nasim Marashi illustre les conséquences de la guerre sur le vivant. Les hommes sont les premiers touchés. D'ailleurs ils disparaissent du paysage. Ce qui effraie Naval au point de vouloir absolument la naissance d'un garçon. Mais les blessures sont aussi et surtout au cœur des femmes qui ont vu disparaître leurs familles. Et de cette nature dévastée, brûlée, en ruine.

Le pollen avait l'odeur du printemps dans la palmeraie de son oncle. L'odeur de la terre. Du Chatt al-Arab. Du soleil sur les vieilles feuilles de palmiers coupées. De la terre mouillée au soleil. Des bébés dattiers qui ressemblaient à des dattiers adultes en miniature et dont Naval était amoureuse, à qui elle donnait des noms et qu'elle préférait à ses poupées.

Aujourd'hui le pollen avait l'odeur de la mort. Comment peut-on se reconstruire après une telle dévastation ? Est-ce seulement possible ?

Après son premier roman, *L'automne est la dernière saison*, **Nasim Marashi** confirme son talent. Je ne manquerai pas de lire ses prochains romans.



C'EST UN BEAU ROMAN

La mère des palmiers : une histoire familiale bouleversante dans l'Iran d'après-guerre

20 FÉVRIER 2025



Je l'avoue tout de suite : je n'avais encore jamais lu de roman iranien. En ouvrant *La mère des palmiers*, j'ai découvert une plume, celle de Nasim Marashi, des lieux, des prénoms, des paysages, une histoire.

Le roman s'ouvre sur une scène : celle d'un homme qui quitte la ville où il vit en voiture avec à son bord, son fils. Rassoud est dans un sale état (il le dit lui-même) : il lui manque des dents, il est bedonnant, il transpire à cause de la chaleur. Mais ce qui transparait très rapidement est sa peur.

Tout en parlant, il cherchait dans leur voix, avec une folle obstination, la trace d'un danger. N'en trouvant pas, il raccrochait et les cauchemars revenaient. Il ne se souvenait plus où il avait caché son couteau à viande ni si la cachette était assez bonne pour que personne ne le trouve. Il ne se souvenait pas quand il avait fermé à clef pour la dernière fois la porte qui menait à la terrasse. Aussitôt il décrochait le téléphone. Raccrochait, rappelait. Cela faisait à

peine deux heures qu'il était au travail et il ruisselait déjà de sueur. Il ne pouvait pas rester là. Il ne pouvait se concentrer sur rien, à part sa maison et ses enfants.

Même si on ne connaît pas grand-chose de l'histoire de l'Iran, même si on n'a jamais lu de roman iranien, on comprend grâce aux mots de Nasim Marashi que le pays est marqué par la guerre. Le bitume est abîmé, le village dans lequel Rassoud arrive est désert. Ce dernier est venu chercher sa femme dans ce village, après des années sans l'avoir vu. Tout le roman est construit entre présent et passé pour raconter ce qu'ont vécu Rassoud et sa femme Nawal pour en arriver là.

La vie de Nawal bascule pendant la guerre avec l'Irak lorsqu'elle perd son jeune fils et c'est aussi à ce moment précis que j'ai perçu la puissance de la plume de l'écrivaine :

Elle le rattrapa par les épaules et le regarda, regarda ses habits vert et jaune citron, rouge à présent. Elle pensa qu'il avait du tomber. Il était sûrement tombé. Elle le regarda. Lui aussi avait les rouges de la poitrine jusqu'aux pieds. [...]

Les nombreuses nuits où elle n'arrivait pas à dormir, ce n'étaient pas des moutons qu'elle comptait, c'étaient les hommes morts de Khorramchar.

Après ce drame, Nawal veut rester à Khorramchar même s'il n'y a plus personne, Rassoud veut partir dans une nouvelle ville. Il veut, si ce n'est recommencer une autre vie, la continuer sans se retourner sur le passé, sans même s'autoriser le deuil. Nawal, elle, ne pourra, jamais oublier et sera marquée à vie par la perte et par la peur. La scène où elle est dehors, qu'une pluie noire commence à tomber et qu'elle est persuadée qu'il s'agit de produits chimiques est terrible !

Peut-être que Naval avait raison : le passé ne serait pas effacé de leur vie. Pendant toutes ces années, Rassoud avait lutté inutilement. Là sous la poussière qui était en train de l'ensevelir, il eut envie que tous ces jours reviennent pour les vivre comme ils avaient été : comme ils avaient vraiment été. Pas de cette manière fausse qu'il avait lui-même fabriquée.

La mère des palmiers interroge sur la vie ou la survie après la guerre, sur nos choix et leurs conséquences (ceux de Rassoud comme ceux de Nawal).

C'est déchirant, poignant et remarquablement bien traduit par Julie Devigneau (et cela me donne envie de lire d'autres roman de cette écrivaine iranienne et en particulier *L'automne est la dernière saison*).



MA COLLECTION DE LIVRES

La mère des palmiers

Publié le 28 février 2025 par HCh_Dahlem

Ma note

★★★★ (j'ai adoré)

Femme, enfants et palmiers

Dans son nouveau roman, l'Iranienne Nasim Marashi raconte la difficile réunion d'une famille séparée par les traumatismes liés à la guerre et à un lourd secret de famille. Son écriture, toute en sensibilité, donne au récit sa force et sa puissance émotive et confirme tout son talent.

Au volant d'une vieille Renault, Rassoul a pris la route avec son fils Mahziar. Il veut être rentré avant la nuit pour retrouver ses filles qu'il a confiées à sa mère. Au bout de la route, il espère retrouver Naval, son épouse, qu'il n'a pas vu depuis bien des années. Pour cela, il lui faudra encore franchir un marais pour rejoindre un village au bord d'une palmeraie.

Si l'homme qui mène la barque doute de la présence de sa femme, la vieille dame auprès de laquelle il le mène rassure Rassoul. Naval est bien là. Il lui faudra toutefois patienter jusqu'au petit matin pour la voir.

En s'endormant, il repense à ces années passées loin d'elle, à la guerre avec l'Irak, aux puits de pétrole en feu au Koweït qui avaient provoqué une pluie noire qui s'infiltrait partout. « Les oiseaux étaient tachetés de noir. Les chats aussi. » Un poison pour la nature, un poison pour le moral des habitants qui n'arrivaient pas à se défaire de ce fléau.

Envolés ses rêves de grande carrière, d'avenir radieux. Désormais, il voulait sauver ce qui pouvait encore l'être.

À quelques mètres de lui, Naval n'arrivait pas à dormir bon plus, hantée par ses fantômes. « Ce n'étaient pas des moutons qu'elle comptait pour s'endormir, c'étaient les hommes morts de Khorramchahr. Elle commençait par sa famille, par son fils, par son père, et par ses cousins, morts avant son fils et son père, et dont les corps avaient été pulvérisés, puis elle passait aux voisins et à ses compagnons de jeu quand elle était enfant, puis aux habitants de la ville et à ceux qu'elle avait vus à la télévision, dans les catafalques au coin des rues et sur les pierres tombales du cimetière de Khorramchahr, dont elle n'avait pu oublier les noms et les visages, alors que Rassoul lui avait interdit de jamais en mentionner aucun. »

Désormais, elle se consacrait aux palmiers.

« Elle a dit : je suis leur mère. Je suis la mère de tout ce qui est mort pendant la guerre. Elle n'a pas arrêté de les caresser. De les arroser. Après les tempêtes de sable, elle les nettoyait. Elle est allée leur chercher du tissu blanc à la ville. Elle leur a cousu des chemises qu'elle leur a mises. »

Rassoul parviendra-t-il à la détourner de cette mission, de la ramener auprès de ses filles et de ce fils qu'elle a tant de mal à accepter, elle qui ne se remettait pas de la perte d'un enfant et restait tiraillée par l'injonction de devoir offrir un héritier mâle à son mari. Pour elle, « Les palmiers étaient des caricatures miniatures et ridicules d'arbres vivants, d'hommes debout. »

De son écriture toujours aussi sensuelle, elle dit les souffrances liées à la guerre et à la maternité, le deuil et la paternité. Quand toutes les certitudes vacillent, quand l'esprit vagabonde jusqu'aux portes de la folie. Quand un regard suffit à signifier sa détresse, quand un geste suffit à briser un espoir. Après *L'automne est la dernière saison*, Nasim Marashi confirme ici tout son talent.



ZÉBULINE
LE WEB

Les fils perdus

La mère des palmiers, deuxième roman de l'autrice iranienne Nasim Marashi, révèle l'intensité douloureuse des conflits armés, à travers les vicissitudes d'une famille

Par Chris Bourgue, 28 février 2025

Le début et la fin du roman se déroulent le même jour. Entre les deux, dix-sept années sont évoquées, chargées de moments heureux et de douleurs. C'est dans le désordre que **Nasim Marashi** retrace les épisodes de la vie d'un couple heureux, que le désastre de la guerre entre l'Iran et l'Irak (1980-1988) a peu à peu précipité dans une irrémédiable désespérance.

Le récit est fractionné, présent et souvenirs du passé se succèdent sans transitions, au rythme des événements, des morts et des souvenirs de Naval, mère meurtrie, et de son mari, Rassoul, déboussolé. Aussi un retour dans les pages se fait-il parfois nécessaire pour reconstituer la chronologie et éclairer peu à peu l'enchaînement des événements... Rassoul et leur fils Mahziar arrivent dans une zone de marais pour rejoindre un village uniquement habité par des femmes, qui essaient de survivre au milieu de palmiers calcinés et de bufflones estropiées. Naval y a trouvé refuge, effondrée par la mort de son premier fils de trois ans tombé sous un bombardement à Khorramcharh, et jamais vraiment rétablie malgré la naissance d'autres enfants. Rassoul veut la faire revenir dans leur foyer pour tenter de reconstruire une vie familiale.

« Sortir du cercle de la mort »

Naval avait voulu un autre fils « *pour remplacer tous les hommes que la guerre lui avait pris* ». Mais à la naissance de Mahziar, elle l'avait repoussé. Perdue, presque folle, elle s'enfuit dans le village des femmes, y trouve un apaisement en veillant à la repousse des palmiers, tandis que Rassoul, aidé de sa mère et de ses sœurs, veille à l'éducation des enfants... Nasim Marashi offre avec ce récit de vies blessées une parabole qui montre comment la politique bouleverse les existences en dressant deux portraits attachants dans un roman bouleversant, très maîtrisé.